

La fausse Guerre

*Fragment de vulgarisation
intempestive*

Jean-Pierre Georges-Pichot

Jean-Pierre Georges-Pichot

La fausse guerre

Fragment de vulgarisation intempestive

© Jean-Pierre Georges-Pichot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1381-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Enfant, mon père m'emmenait à la piscine ou au musée et dans le métro il me racontait l'histoire de France. Il la racontait à sa façon, avec parfois quelques détails sur la part qu'il y avait prise comme militant communiste entre 1936 et 1945 : guerre d'Espagne, drôle de guerre, captivité en Prusse orientale, évasion vers l'URSS, passage en Angleterre, parachutage en France occupée, clandestinité aux côtés de Georges Marrane. Il m'expliquait pourquoi il avait toujours été d'accord avec la stratégie de Staline et comment les futurs dignitaires gaullistes comme Billote et de Boissieu qu'il avait connus à Kozielsk avaient d'abord été pétainistes. Je voyais aussi mon oncle Jacques qui avait tâté de la prison 'républicaine' sous Daladier lorsque le parti communiste avait été mis hors la loi et ses députés arrêtés. Il gardait la montre toute égratignée que portait Pierre - le colonel Fabien - lors de l'explosion d'Habsheim qui lui avait coûté la vie. Du côté maternel, mes grands-parents avaient été choisis pour cacher la fille de Fabien parce qu'ils n'étaient pas communistes, mais eux aussi disaient que la France n'avait pas été vaincue mais vendue aux Boches. J'ai depuis lu les historiens et j'ai trouvé que pour l'essentiel ils avaient raison. Ce premier fragment d'histoire intempestive présente un moment souvent survolé : celui de la 'Drôle de guerre'. Car ces huit mois bizarres où il ne se passait rien comportent des leçons politiques pour toujours.

Survol de la matière traitée

1. Une histoire de gros sous : comment un jeune vainqueur fit meilleure connaissance de son vaincu bientôt réconcilié.
2. Une dictature stable et populaire : retour sur le bonheur d'être allemand dans les années trente si l'on n'est ni juif, ni communiste, ni Ernst Roehm.
3. Liberté chérie des affaires : le pour et le contre du national-socialisme dans le grand bain du capitalisme occidental.
4. *Fuehrer befehl* : contradictions, hasards et nécessités d'un moment remarquable : la crise vivrière et le surdéveloppement industriel allemand sous l'empire de la finance.
5. Illusions françaises : les animaux du cirque République au bord de la faillite. Panorama du personnel et des idées politiques en France après 1936.
6. Un tragique malentendu : comment ce que personne ne veut doit arriver en dépit des mauvaises raisons que chacun a de l'empêcher. L'ombre portée de Staline sur la politique en Europe et son effet sur la haute société française.
7. *God save our sunday roast* : quand l'égoïsme anglais donne des signes précoces de vouloir sauver le monde.
8. Le cas russe : la situation pénible de l'Union soviétique, économique, diplomatique et stratégique.
9. Le choix d'Adolphe : pourquoi Hitler en 1939 voulait manger la Pologne en premier et pourquoi cela ne devait pas lui réussir.
10. La semaine des dupes : le pourquoi et le comment des conversations de Moscou à la fin août 1939. Drax, Doumenc, Vorochilov, Ribbentrop, Molotov... une histoire peu et mal racontée.
11. La guerre malgré tout : comme quoi il arrive à des somnabules de tomber de leur lit mais sans plus.
12. Les premières batailles : les dividendes du pacte germano-soviétique conclu précédemment.
13. Cette sombre histoire de guerre impérialiste : les communistes français dans la nasse idéologique et la France éclatée.
14. La pente autoritaire : à la recherche d'une dictature introuvable, les gens bien

d'Europe occidentale se tournent vers une solution exotique.

15. La trêve hitlérienne : Hitler tend un piège à ses ennemis et à ses amis, qui s'y jettent.

16. La rafle : les débuts de ce l'on appela plus tard résistance.

17. L'une est drôle et l'autre pas : face à la possibilité de la guerre les chemins se séparent entre la France et l'Angleterre.

18. De la cave au salon : les différents récits français et les Français réels devant l'épreuve.

19. Reynaud imperator : en France, l'entrée en scène des animaux du cirque défaitiste.

20. Étranges projets : les généraux français ont un plan pour ne pas affronter l'Allemagne.

21. Faire de la place : l'exacerbation de la guerre des classes comme prélude à la déroute.

22. C'est au pied du mur... : Paul Reynaud en état de grâce décide d'agir et le fait, mais sans plus.

23. Un contrat : le moment des dernières volontés et des premières entourloupes.

24. La route du fer : les mésalliés s'aventurent et tombent sur un os.

25. Le poids de l'idéologie : des inconvénients de la théorie en pratique ; marxisme, communisme, stalinisme et mort violente.

26. Narvik expertisé : la France et l'Angleterre dans l'engrenage. Deux pays, deux guerres et deux destins.

27. Churchill imperator : autres temps, autre chef.

28. Coda : ce qui devait arriver arrivant rien ne va plus pour personne. Une affaire à suivre.

‘Ce n’est pas à l’Allemagne que vous faites la guerre’

Une histoire de gros sous

(Comment un jeune vainqueur fit meilleure connaissance de son vaincu bientôt réconcilié)

Dès qu'il avait eu fini de digérer la Tchécoslovaquie en mars 1939, Adolphe Hitler, Chancelier d'Allemagne, était parti pour de nouvelles aventures. Je dis 'Hitler', mais je ne voudrais pas donner du crédit à la supercherie consistant à désigner le chef ennemi comme un mauvais homme dont il suffirait de se débarrasser pour garantir le bonheur universel. Et si je parle d'aventures, c'est que le terme avait été employé par le premier ministre britannique Neville Chamberlain, qui avait marqué son mécontentement le 17 mars 1939, surlendemain de l'entrée de la Wehrmacht à Prague, dans son discours de Birmingham : ‘Est-ce la fin d’une aventure ancienne ou le commencement d’une nouvelle ? Le petit pays que l’on attaque sera-t-il le dernier, ou bien sera-t-il suivi d’autres ? Ne serait-ce pas en réalité un pas de plus dans une tentative de dominer le monde par la force ?’⁽¹⁾ C’était bien cela en effet, mais Hitler n’était pas un aventurier isolé, dont les succès eussent été incompréhensibles si cela avait été le cas.

On l’avait vu tout de suite : soutenant le régime national-socialiste nouveau que Hitler avait établi en Allemagne, il y avait d’abord le peuple allemand qui aspirait à des changements sans savoir lesquels, mais on n’avait reconnu que tardivement, et avec réticence, le rôle déterminant du monde spécialisé des affaires et de l’industrie, qui pour ce peuple, avec la musique et la peur de l’enfer promis aux paresseux, avaient toujours beaucoup compté. La ‘République de Weimar’ née dans la défaite et la révolution des années vingt, était devenue une dictature agressive à l’extérieur et oppressive à l’intérieur - d’une oppression à la mesure de la popularité dont jouissait le dictateur - à la suite d’une série de crises

financières et économiques, sinon peut-être de leur fait : les historiens et politistes en débattirent beaucoup. Il est seulement établi que le régime était né sur le cadavre d'une république parlementaire, non par une révolution mais par une sorte de coup d'État des élites qui avaient maintenu inchangées les habitudes sociales et économiques que l'on avait jusque là associées à l'idée de démocratie, et qu'elles n'excluaient aucune forme de brutalité.

Le jeune James Stewart Martin que Roosevelt avait chargé après 1945 d'éclaircir le rôle des décideurs économiques dans l'effort de guerre allemand était revenu convaincu que loin d'être une affaire de quelques fanatiques, plutôt déclassés que diplômés et plutôt militaires que civils, et tous allemands, la crise nazie était en réalité le produit d'une architecture rigoureuse quoique irrationnelle de l'économie qui impliquait l'ensemble de ce que l'on appelait par commodité plutôt que par rigueur scientifique le 'monde capitaliste' pour désigner le vaste espace d'expansion des peuples européens à l'exclusion de la partie qui en avait été arrachée à l'Est par la révolution bolchévique de 1917. On savait, puisque c'était une évidence, même si pendant quatre ans il avait été considéré comme inutile de le répéter, que par contraste avec l'isolement du monde soviétique l'économie allemande était depuis longtemps intégrée à celle du reste de l'Europe et de l'Amérique dont ses succès dépendaient et dont elle subissait les crises. Mais ce que James Stewart Martin n'avait mis que quelques semaines à déceler, et qui avait changé sa compréhension des événements, était qu'au tournant des années trente, où s'approfondissait indéfiniment une des pires crises systémiques typiques de l'économie libérale non régulée, elle l'était de façon particulièrement déséquilibrée : et par la suite la philosophie politique se demanda sérieusement si ce n'était pas là qu'il fallait chercher l'origine et du nazisme et de la guerre. Sans vouloir jamais répondre puisque c'était une des idées les mieux partagées en philosophie que conclure est la définition même de la bêtise, que dans les affaires humaines rien n'est jamais seulement la conséquence de ses causes, et que donc s'entêter à soutenir mordicus des thèses désagréables était la raison la plus absurde de se faire des ennemis et de ne pas réussir en société.

Il faut se représenter cela : un jeune G.I., à peine un lieutenant, plus ou moins crotté car le printemps peut être pluvieux en Rhénanie-Palatinat au printemps, gare sa Jeep devant le domicile cossu d'un grand banquier du Reich replié chez lui depuis plusieurs semaines qu'il ne faisait plus de politique. Il profite du repli total de la sécurité SS vers les hauteurs bavaroises pour imposer sa visite. La

porte s'ouvre sur un quinquagénaire apparemment bien nourri en ces temps de famine pour le peuple allemand et après s'être présenté il s'invite à l'intérieur sans avoir à exciper du Colt .45 accroché à sa ceinture dont il n'avait jamais fait usage en quatre ans de guerre dans les services économiques de l'armée. Courtois mais insistant il ignore les patins posés dans l'entrée, foule de ses rangers boueuses le parquet rutilant du bonhomme renfrogné mais docile et se fait ouvrir l'un après l'autre les placards où il entrepose les dossiers les plus précieux sauvés des locaux bombardés de la banque ou de l'usine où il régnait encore en maître quelques semaines plus tôt et qu'il conserve en dépit de l'imprudence que cela représente en souvenir de ses réussites industrielles et de ses camaraderies passées : et il s'y découvre, livres de comptes et factures à l'appui non pas que l'homme avait connu des nazis, ou les avait aidés, mais qu'il était le nazisme. Depuis la première heure.

Certains de ces hôtes involontaires de quelques journées, rarement plus d'une semaine, n'avaient pas eu le cœur de détruire leur vieille carte du parti : un petit numéro le plus souvent. Toute une jeunesse. Bientôt un objet de collection. Peut-être un jour la malchance aidant, ou bien des concurrents jaloux s'il remontait un peu trop haut dans les nouvelles institutions démocratiques, cela ferait-il le scandale tardif d'une feuille de chou en manque de tirage dans la République fédérale. Mais mon dieu quel scandale ? Pouvait-on imaginer un colonel de la Bundeswehr en 1960 qui n'aurait pas été lieutenant ou capitaine de la Wehrmacht en 1940 ? Ou un banquier qui n'aurait pas été 'le banquier d'Hitler', la réciprocité étant cependant plus près de la vérité ?

Avant d'être brutalement interrompu dans ses indiscretions par Harry Truman qui était tombé d'accord avec Churchill qu'en s'alliant avec Staline on n'avait tué qu'un des deux cochons et que l'autre était le pire, James Stewart Martin avait tiré de son expérience un livre où il nommait les promoteurs d'une industrie lourde sans rapport avec des besoins de consommation domestiques, et qui ne pouvait trouver un débouché que dans la guerre. Il en résultait que le nazisme que l'on avait connu sous les noms d'Hitler, Himmler et Goebbels était né Reichsbank, Commerzbank, Dresdner Bank et Deutsche Bank. Après la conquête du pouvoir étaient aussi apparus ses rejetons Reichswerk Hermann Goering, Dora, Auschwitz – des usines devenues un cauchemar universel – mais d'autres noms plus anciens et qui n'évoquaient rien que d'honnête et de désirable avaient parrainé le nouveau-né dès sa prime enfance, comme Siemens, Bosch, Daimler-Benz, Metallgesellschaft, Henschel, Höchst, VKF, BMW, Merck,

Agfa, Rheinmetall-Borsig, Thyssens, et aussi : General Electric, United Steel et United Aluminium Works, raisons sociales de nature pour un guerrier américain à faire froncer au moins un sourcil. ⁽²⁾

‘United Aluminium Works’ : étonnant, non ? Pas vraiment. Ce que disaient jusqu’aux manuels de géographie les moins suspicieux, c’est que le Reich en dépit de la puissance de ses installations de transformation métallurgique, faute de matière première, n’était et n’avait jamais été autosuffisant ni en acier ni en aluminium. C’est aussi pour cela que Berlin aimait tant la Lorraine et depuis si longtemps. La Wehrmacht, dirait-on pour faire honte à tous les communistes de tous les temps, avait été pourvue par Staline en carburant caucasien pour sa campagne de mai-juin 1940 contre la France : mais si le carburant était soviétique, l’acier des blindés était suédois, norvégien ou même français. L’aluminium en particulier était la production exemplaire de l’autarcie impossible parce que seulement économique à l’époque auprès des sources d’électricité gratuite qu’étaient les torrents alpins et scandinaves, et celui des Stukas et des Messerschmitts avait de bonnes chances d’être au moins en partie provençal car la France, par ailleurs riche en bauxite, en était dès avant la guerre grosse productrice à travers une compagnie fondée avec du capital allemand mais installée dans les Alpes.

Le commerce avait continué après 1933 et même après Munich comme si de rien n’était. Il avait été rendu plus difficile avec la crise polonaise et la déclaration de guerre du 3 septembre, mais le matériel militaire allemand, tout en n’affichant plus ouvertement son ‘pedigree’ cosmopolite était resté fabriqué selon ses filières du temps de paix sans que cela préoccupe beaucoup Paris, Londres ou Washington : de conception Ford ou General Motors aussi bien que Daimler-Benz pour les véhicules, Philips aussi bien qu’AEG pour l’électronique et les télécommunications, et IG Farben pour les explosifs et les gaz toxiques aussi bien qu’Imperial Chemical. Les économies étaient trop interdépendantes pour que l’on interrompît trop longtemps les échanges. La drôle de guerre entre la France et l’Allemagne était vite devenue insupportable et la reprise des échanges de charbon et de minerais qu’elle gênait était en soi une raison suffisante d’en finir d’une façon ou d’une autre, même si l’on avait d’ores et déjà, du côté du patronat industriel, fondamentalement internationaliste, bricolé les solutions habituelles en temps de guerre ⁽³⁾. En tout état de cause la normalité serait rétablie après la débâcle bienvenue de l’armée française par des accords de